**Prédication du 2 juillet\_Périgueux**

Le texte proposé à notre méditation ce matin se trouve dans l’Évangile de Matthieu, chapitre 10, versets 37 à 42. Jésus y parle aux douze pour les préparer aux difficultés et persécutions qui seront leur lot quand ils seront ses envoyés dans le monde :

« 37 Celui qui aime (filew) [son] père ou [sa] mère plus que moi n’est pas digne de moi ; celui qui aime [son] fils ou [sa] fille plus que moi n’est pas digne de moi 38 et qui ne prend pas sa croix et suit derrière moi, n’est pas digne de moi. 39 Celui qui a trouvé (euriskw) sa vie la perdra et celui qui perdra sa vie à cause de moi la trouvera (euriskw). 40 Celui qui vous accueille m’accueille et celui qui m’accueille, accueille celui qui m’a envoyé. 41 Celui qui accueille un prophète parce qu’il a le nom de prophète, recevra un salaire de prophète et celui qui accueille un juste parce qu’il a le nom de juste, recevra un salaire de juste. 42 Et celui qui donnera à boire à un seul de ces petits (mikros), une coupe d’eau fraîche seulement, parce qu’il a le nom de disciple, en vérité je vous le dis, il ne perdra (apollumi) jamais son salaire »

Chers frères et sœurs en Christ,

« *Celui qui aime (filew) [son] père ou [sa] mère plus que moi n’est pas digne de moi ; celui qui aime [son] fils ou [sa] fille plus que moi n’est pas digne de moi* ». Ces paroles du Christ sont pour bien des croyants des paroles dures à entendre. Qui peut dire qu’il aime le Christ plus que son père ou sa mère ? Plus que ses enfants ? Plus que ses frères et sœurs de sang ? Plus que son partenaire de vie ? Si le choix devait vraiment se poser, puisque ces paroles du Christ sont à replacer dans le contexte de l’époque, celui de la persécution des premiers disciples, et par le pouvoir juif et par le pouvoir romain ; si donc le choix devait vraiment se poser pour nous, comme il s’est posé pour certains de nos ancêtres lors des guerres de religion, combien d’entre nous seraient capables de laisser mourir femmes et enfants, père et mère, frères et sœurs, menacés par nos choix spirituels, plutôt que de renier sa foi au Christ ? Et que voudrait alors dire un tel amour ? Une fois encore, comme très souvent dans l’Évangile de Matthieu, la parole du Christ se fait à ce point exigeante qu’elle nous laisse sur le bord de la route. Avec cette amère impression de faire partie des indignes, des incapables, des pécheurs, et ce à jamais. Avec ce douloureux sentiment de ne jamais pouvoir être à la hauteur des exigences de notre Dieu. Sans vraiment cependant en avoir totalement honte... Mais si ce verset pouvait, devait être lu d’une autre manière ? Non pas d’une manière culpabilisatrice mais d’une manière libératrice ? Si ce verset avait vraiment la saveur de l’Évangile du Christ ? Reprenons la lecture de ce verset.

**1) Laisser libres**

 **D’abord, il faut bien voir que Jésus, dans ce passage, recentre l’amour sur lui-même pour nous libérer des autres et pour libérer les autres de nous-mêmes.** Il recentre sur l’amour qu’on a pour Lui pour bien que nous nous rappelions l’essence même de l’amour. L’amour n’emprisonne pas. L’amour ne fait pas de l’autre un objet. L’amour jamais ne peut considérer l’autre comme « ma » propriété, « ma » possession. La traduction française, même fautive, puisque le possessif ne figure pas dans le texte original, est profondément juste : il ne faut jamais faire du père « son » père, de la mère « sa » mère. De même pour l’époux ou l’épouse, le compagnon ou la compagne. Et il est possible aussi de le dire des frères et sœurs, de chair ou en Christ. Faire de l’autre « son » autre, c’est l’enfermer dans une prison d’amour. C’est le priver de sa liberté d’être, de penser peut-être même. Comme le dit Marion Muller Colard : « *Sans le Christ, je serais bien sûr attachée aux enfants que j’ai mis au monde (on peut dire la même chose du mari / de l’épouse ; des frères et sœurs que nous avons).* ***Mais saurais-je les aimer de l’amour qui laisse libre d’être, de devenir, de quitter ?*** *Saurais-je les aimer comme des fils de Dieu et non pas seulement comme une continuité de moi-même ? Et les aimerais-je encore s’ils déçoivent mes projections narcissiques [s’ils sont vraiment « autres » que moi, adoptent des comportements, des choix, non seulement différents mais surtout opposés aux miens] ? Sans Christ, je serai attaché au père et à la mère, par habitude et par familiarité, par attente qu’ils cautionnent, [valident] ma vie [et mes choix]. Mais saurais-je les aimer encore lorsqu’ils [critiqueront mes choix de vie, mon partenaire de vie, lorsqu’ils me rejetteront pour ces choix ? Saurais-je les aimer malgré le mal qu’ils m’ont fait ? Saurais-je les aimer lorsque je découvrirai leurs fautes cachées ? Lorsqu’ils se sépareront dans leur vieillesse pour de bonnes ou de mauvaises raisons ?] Lorsque la vieillesse les affaiblira et qu’ils n’auront [plus rien à m’apporter] ?* ***Lorsque l’amour se fait épreuve de liberté et de persévérance, alors il est bien clair qu’il nous faut aimer le Christ d’abord, car lui seul sait muer nos affects aléatoires en amour véritable***»[[1]](#footnote-1). L’appel du Christ à ses disciples, en plein contexte de persécution, est un appel à un amour vrai et libre. Un amour qui sait que l’amour vrai ne peut pas imposer des choix et des idées à l’autre, quel qu’il soit. Un amour qui laisse libre.

**2) Être libres**

 **Cet amour, c’est celui du Christ pour nous**. Jamais il ne nous force. Il nous exhorte, nous appelle à suivre ses pas, mais sans jamais nous contraindre. La foi n’est pas une vie contrainte, une vie de contraintes mais une vie libérée, une vie de liberté. La foi libère l’homme du regard des autres, des règles et des lois qu’ils veulent nous imposer, des carcans dans lesquels ils veulent nous confiner. En cela, la geste d’Abraham, quittant père et mère, pour vivre sa foi en l’Éternel, en pleine liberté, est le symbole puissant de cette foi qui se risque avec confiance en Dieu, par Christ. Lui qui nous aime « *tels que nous sommes* », comme le dit le cantique. Ou plutôt, et ce qui est plus juste, « malgré ce que nous sommes » : malgré notre difficulté à suivre ses pas, malgré nos incohérences, malgré notre peine à aimer les autres comme il nous a aimés : « *Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres ; comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres* » (Jean 13,34). Ce « comme » est une invitation à « lâcher-prise » sur les autres : sur les parents, les enfants, les amis, les frères et sœurs de chair ou de foi. Les laisser libre d’être. De vivre leur vie. De faire leur expérience. Et même en Église, cet amour-là a du mal à être. De nombreux parents ont tendance à retenir leurs enfants auprès d’eux, à les empêcher de vivre des camps d’été ou d’hiver, par peur de ce qu’ils pourraient leur arriver (et les médias alimentent cette peur, il est vrai) mais aussi, sans doute plus profondément, par peur qu’ils leur échappent, s’autonomisent, prennent des décisions ou des voies qui seraient contraires à leurs convictions.

 Le Christ nous aime inconditionnellement. Il nous aime pour rien, et rien ne pourra jamais changer cela. Cet amour nous libère et nous appelle à aimer l’autre, et en priorité nos proches, d’un amour semblable. Que Dieu nous en donne la force. Amen.

1. Marion Muller-Colard, *Éclats d’Évangile*, Paris / Genève, Bayard / Labor et Fides, 2017, p. 288-289. [↑](#footnote-ref-1)